

## Bobine et Chevillette

Entretien avec Frédéric Claisse réalisé par Sémir Badir, *La Libre Essentielle*, 10, supplément de la Libre Belgique des 4 & 5 décembre 2004, p. 18.

### Note :

- Seuls les propos en *italique* sont de l'auteur. Le chapeau et les questions sont de la rédaction du magazine.
- Les propos recueillis ont fait l'objet d'un recadrage de la part du journaliste et n'ont pas été soumis à leur auteur avant impression.
- L'interview originale figure en annexe de ce document.

Grands-mères et grands-pères ont, dit-on, mangé le loup depuis longtemps. De fait, **le rock ne choque plus grand monde. Mais son pouvoir de fascination demeure** : chaque adolescent pénètre un jour dans la forêt, tout à la fois charnelle et idéale, de ses bruits et de ses fureurs.

Pourquoi évoquer ici le conte du petit Chaperon rouge ? C'est qu'il brasse, sur le mode de l'allusion, des valeurs psychosociales que le rock reflète si bien qu'on peut le tenir pour une adaptation moderne du conte. Le rock, en effet, c'est bien connu, renferme de grands loups solitaires, les rock stars. Surtout, il est cette forêt bruissante et grouillante, gorgée de sève et d'humidité. Certains d'entre nous préfèrent rester en bordure ou ne pas sortir des sentiers, au demeurant innombrables, de cette grande forêt ; d'autres n'hésitent pas à s'y perdre pour profiter des clairières et rencontrer des sorcières qui les intégreront à la meute. Or il se peut qu'ils y rencontrent aussi des grands-mères et des grands-pères, respectivement psychologues et sociologues. On pense d'ordinaire que ceux-ci ont mangé le loup. Ce n'est pas tout à fait exact. Ils ont seulement circonscrit son territoire et donné, aux chaperons qui leur rendent visite, quelques antidotes contre la poudre de perlimpinpin. Je suis moi-même un de ces chaperons attardés dans la forêt, en visite chez un grand-père de trente ans, **Frédéric CLAISSE**, sociologue à l'Université de Liège, qui s'intéresse aux musiques nouvelles et à leurs modes d'existence sur l'espace public.

**Alors, Père-grand, ai-je raison de croire encore au pouvoir anti-conformiste du rock, ou bien celui-ci est-il devenu un produit de consommation de masse comme les autres ?**

*Un sociologue critique des années 60 vous aurait répondu qu'il n'y a pas de contradiction dans votre question, puisque l'anti-conformisme est devenu, en soi, un produit de consommation de masse. L'inconvénient de ce genre de réponse, ce n'est pas qu'elle soit fautive, mais qu'elle néglige complètement la manière dont le rock a pris conscience de ce paradoxe et est en train d'assimiler la leçon. On constate en effet qu'en mûrissant, le rock a fini lui-même par se poser cette question, de sorte que celle-ci est devenue aujourd'hui un des enjeux qui le traversent et le constituent. Par exemple, l'existence même d'un rock alternatif ou indépendant dépend du degré de sérieux que vous accordez à l'idée d'un rock sinon anti-conformiste, du moins non totalement prisonnier des contraintes du marché ou du public de masse. D'ailleurs, des courants ou des groupes sont apparus qui sont très ironiques à l'égard de la posture du rocker révolté, en tout cas capables de développer un discours qui démonte les mécanismes sur lesquels repose le succès du rock en tant que*

*musique anti-conformiste. C'est, par exemple, un élément de la démarche de Marilyn Manson, qui joue sur le registre à la fois de la provocation et de son renversement auto-parodique.*

**Je ne comprends pas bien. Pour moi, Marilyn Manson serait l'archétype même de la rock star, distincte de la pop star en cela justement qu'elle ne se conforme pas aux représentations consensuelles de la télévision, non ? Évidemment, par la suite, Marilyn Manson a pu être érigé en modèle, mais c'est un autre problème.**

*En fait, comme beaucoup de phénomènes sociaux, le rock peut être appréhendé comme une forme de tension entre des exigences en apparence contradictoires : il distingue et rassemble, crée des individus, mais aussi des tribus et des sous-tribus. Ceci dit, il semble tout de même que le public ait aujourd'hui un rapport plus pacifié à cette musique : les identités musicales sur le marché semblent moins conflictuelles et exclusives qu'autrefois, et les publics généralement plus éclectiques (il n'y a qu'à voir, par exemple, la manière dont sont distribués les groupes sur différentes scènes lors d'un festival). Individualiste ou pas, anti-conformiste ou non, la culture rock a tout de même produit, en quelques décennies à peine, une multiplicité de formes musicales et culturelles qui a de quoi laisser pantois, et rend d'avance suspecte toute analyse qui en ferait la manifestation superficielle de déterminations sociales univoques.*

**Je veux bien croire que le temps des Mods et des Rockers, ces Montague et Capulet des années 60, soit révolu... provisoirement. Vous ne m'empêchez pas de penser néanmoins que mon voisin a, en termes de musique, des goûts de ch... !**

*On continue, comme par le passé, à se distinguer et à être classé par ce qu'on écoute. Les grandes inégalités sociales d'accès à la culture n'ont pas disparu. Mais les travaux récents (je pense ici à l'ouvrage de Bernard Lahire sur la CULTURE DES INDIVIDUS) tendent à montrer que, même si l'opposition entre haute culture et sous-culture demeure, elle semble tout autant traverser les individus qu'elle ne les oppose entre eux. Quand on regarde le détail de leurs préférences et de leurs pratiques culturelles, on s'aperçoit ainsi que la majorité des individus présente en fait des profils dissonants : en caricaturant à peine, il est possible d'aimer Proust tout en dévorant des romans policiers, comme on peut aimer U2, Aznavour et la musique baroque. En fait de distinction culturelle, on s'aperçoit qu'on a trop longtemps négligé une des plus importantes d'entre elles, celle qui oppose l'individu à lui-même.*

**Bon, bon... mais alors, si ce sont les mêmes personnes qui écoutent le rock et la grande musique, on pourrait penser à puiser dans le pot de beurre plus équitablement. Pensez-vous qu'il faille subsidier le rock en Communauté française ?**

*J'y suis hostile, mais c'est une position personnelle, pas une conviction sociologique ! En fait, je ne crois pas que la Communauté française devrait donner de l'argent à des musiques qui peuvent se soutenir elles-mêmes : ça devient une forme de sponsoring déguisé sous le cautionnement de l'État, et ça rend le rock deux fois plus dépendant : une première fois par rapport aux institutions, et une seconde fois par rapport au marché.*

*Interview originale (non publiée sous cette forme) :*

### **- Le rock : expression anti-conformiste ou produit de consommation de masse?**

Je ne suis pas sûr que la question se pose toujours dans ces termes aujourd'hui. Au fond, la question est de savoir si le rock peut se ramener à un « divertissement comme un autre » ou s'il conserve le « potentiel de révolte » que certains persistent à lui attribuer (par nostalgie, par habitude ou comme une sorte d'hommage historique aux héros d'autrefois). Le plus intéressant, à mon sens, c'est qu'on constate qu'en mûrissant, le rock a fini lui-même par se poser cette question, de sorte que celle-ci est devenue aujourd'hui un des enjeux qui le traversent et le constituent. Par exemple, l'existence même d'un rock « alternatif » ou « indépendant » dépend du degré de sérieux que vous accordez à l'idée d'un rock sinon anti-conformiste, du moins non totalement prisonnier des contraintes du marché ou du public de masse. Autrement dit, il faut reconnaître à certains secteurs du « monde du rock » un certain degré de « réflexivité », comme disent les sociologues, c'est-à-dire une capacité de mise à distance critique à l'égard de leurs propres pratiques : ils ont sur la question que vous posez une réponse argumentée qui n'est pas l'apanage du seul sociologue. D'ailleurs, des courants ou des groupes sont apparus qui sont très ironiques à l'égard de la posture du rocker révolté, en tout cas capables de développer un discours qui démonte les mécanismes sur lesquels repose le succès du rock en tant que musique « anti-conformiste ». C'était le sens, par exemple, des musiques dites « industrielles » et c'est toujours un élément de la démarche d'un de leurs héritiers spirituels comme Marilyn Manson, qui joue à la fois sur le registre de la provocation et de son renversement auto-parodique. Un sociologue critique des années 60 vous aurait répondu qu'il n'y a pas de contradiction dans votre question, puisque l'anti-conformisme est devenu, *en soi*, un produit de consommation de masse. L'inconvénient de ce genre de réponse, ce n'est pas qu'elle soit fautive, mais qu'elle néglige complètement la manière dont le rock a pris conscience de ce paradoxe et est en train d'assimiler la leçon.

### **- Le rock peut-il prôner l'individualisme ?**

C'est un peu une question corollaire de la précédente. On peut en effet se demander quel est le sens d'une révolte qui, en tant qu'attitude individuelle, serait le produit d'une industrie de masse. C'est en fait se méprendre sur la nature même de l'individualisme de nos sociétés, qui est bel et bien un individualisme de masse un rapport de soi à soi qui est le produit de la socialisation. On ne doit pas s'étonner dès lors que le rock puisse être très bien vécu comme l'expérience d'une profonde et irréductible singularité, mais simultanément par des millions de personnes : il est, de ce point de vue, parfaitement en phase avec le processus qui fait de nous les membres d'une « société d'individus », comme disait Norbert Elias. Les normes qu'il promeut sont celles qui font de nous des individus adaptés dans nos sociétés.

Bien entendu, le rock a aussi ses formes de sociabilité, ses codes spécifiques, ses signes de distinction qui fonctionnent comme des signes de reconnaissance et de conformité. En fait, comme beaucoup de phénomènes sociaux, le rock peut être appréhendé comme une forme de tension entre des exigences en apparence contradictoires : il distingue et rassemble, crée des individus, mais aussi des tribus et des sous-tribus. Ceci dit, il semble tout de même que le public ait aujourd'hui un rapport plus pacifié à cette musique : les identités musicales sur le marché semblent moins conflictuelles et exclusives qu'autrefois, et les publics généralement plus éclectiques (il n'y a qu'à voir, par exemple, la manière dont sont distribués les groupes sur différentes scènes lors d'un festival). L'amateur est confronté à une production véritablement pléthorique, d'une diversité effarante. Individualiste ou pas, anti-conformiste ou non, la culture rock a tout de même produit, en quelques décennies à peine, une

multiplicité de formes musicales et culturelles qui a de quoi laisser pantois, et rend d'avance suspecte toute analyse qui en ferait la manifestation superficielle de déterminations sociales univoques. Une large part de cette production a tenté et tente toujours d'échapper aux codes, parfois même de les commenter ou de les subvertir, et témoigne d'une grande recherche de singularité qu'il convient de prendre au sérieux.

### **- Le milieu du rock offre-t-il un miroir fidèle de l'état d'une société?**

Pas plus qu'il n'est un reflet ou un miroir, le rock n'est pas un « écran » sur lequel la « jeunesse » projetterait ses désirs de révolte, ni même un simple « support » pour des styles de vie. C'est malheureusement sous cet angle que beaucoup de sociologues envisagent de traiter l'objet, un peu comme si la musique était indifférente ou accessoire (il n'est jamais rassurant, en général, de devenir un objet d'étude sociologique). Bien sûr, il est tentant de faire du rock l'organe qui battrait au rythme des grandes questions sociales, d'associer ses pulsations à celles qui traversent la société. On sait qu'à certaines époques, il s'est fait le véhicule d'une forme de critique sociale, quand il ne représentait pas déjà en soi une forme de critique. Il arrive même qu'il s'invite dans l'arène politique (on l'a encore vu avec l'opposition bruyante de certains groupes au Président G.W.Bush). Mais comment s'étonner que le rock parle du monde (parfois avec pertinence), puisqu'il en fait partie intégrante ?

Une autre raison pour laquelle la société ne se reflète pas dans le rock, c'est le degré d'autonomie relative dont jouit aujourd'hui le rock en tant que champ de pratiques. Une part énorme de ce qui se produit est bien sûr toujours dépendante des contraintes du marché (non seulement d'exigences de rentabilité, mais aussi de ce que les producteurs croient qui intéresse le public). Mais il y a aussi, à côté de la grande industrie, ce qu'on doit bien appeler une « sphère de production restreinte », parfois extrêmement différenciée (en termes de genres ou d'identités musicales), et relativement plus « indépendante », dans la mesure au moins où sa marge de manoeuvre est plus importante. S'agit-il d'une autonomie illusoire, d'un segment comme un autre du marché du disque, ou bien d'une véritable capacité qu'aurait acquise le rock à se reconstruire selon des normes et des enjeux spécifiques ? Les prochaines années seront cruciales de ce point de vue. Alors que les *majors* avaient presque réussi à cadenciser le rock et l'industrie du disque (tout en se servant des petits labels indépendants comme poissons pilotes), l'arrivée d'Internet et de nouvelles formes de circulation de l'information ont profondément changé la donne. Pour le moment, la crise vient davantage du manque à gagner qui résulte de la mise à disposition anarchique du patrimoine existant. Mais il n'est pas exclu que la diffusion sur Internet oblige les industriels à revoir leurs priorités en matière de création.

### **- De la variété française aux musique expérimentales, observe-t-on des cloisonnements sociologiques ou le milieu de la musique est-il au contraire celui des traverses et des liens entre les différents groupes sociaux, selon l'âge, le mode de vie (ville/campagne) et le niveau social ?**

Comme toute pratique culturelle, la musique est avant tout le lieu de différenciations et de hiérarchies sociales. On continue, comme par le passé, à se distinguer et à être classé par ce qu'on écoute. Les grandes inégalités sociales d'accès à la culture n'ont pas disparu. Mais les travaux récents (je pense ici à l'ouvrage de Bernard Lahire sur la « culture des individus ») tendent à montrer que, même si l'opposition entre « haute culture » et « sous-culture » demeure, elle semble tout autant *traverser* les individus qu'elle ne les oppose entre eux. Quand on regarde le détail de leurs préférences et de leurs pratiques culturelles, on s'aperçoit ainsi que la majorité des individus présente en fait des profils « dissonants » : en caricaturant

à peine, il est possible d'aimer Proust tout en dévorant des romans policiers, comme on peut aimer U2, Aznavour et la musique baroque. En fait de distinction culturelle, on s'aperçoit qu'on a trop longtemps négligé une des plus importantes d'entre elles, celle qui oppose l'individu à lui-même. Qu'on ne s'y trompe pas : de ce point de vue, le rock reste bien un genre « illégitime », mais ça ne signifie pas qu'il reflète les pratiques et dispositions culturelles de certains groupes sociaux plutôt que d'autres (même s'il reste bien entendu associé à une tranche d'âge et à une période de la vie déterminés).